

CAMILLA LÄCKBERG

LE NID DU COUCOU

roman traduit du suédois par Susanne Juul et Andreas Saint-Bonnet



actes noirs
ACTES SUD

LE NID DU COUCOU

“Actes noirs”

Titre original :
Gökungen
Éditeur original :
Bokförlaget Forum, Stockholm
© Camilla Läckberg, 2022
publié avec l'accord de Nordin Agency, Suède

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-19112-2

CAMILLA LÄCKBERG

Le Nid du coucou

roman traduit du suédois
par Susanne Juul et Andreas Saint-Bonnet

ACTES SUD

À Simon.

SAMEDI

Il examinait les photos. Sa décision de ne pas aller à la soirée avait contrarié Vivian, il en avait conscience, mais il n'en avait absolument pas le courage. Le temps avait fini par le rattraper et l'obligeait à chercher la vérité. Il aurait sûrement dû s'y mettre bien avant.

Ce qui s'était passé à l'époque lui avait fait l'effet d'un étau autour de son cou pendant toutes ces années. Il avait eu peur des questions, des réponses, et de tout ce qui se trouvait entre les deux. Ses choix avaient formé l'homme qu'il était aujourd'hui. Et l'image que lui renvoyait son miroir n'était pas particulièrement flatteuse. Une vie entière passée avec les yeux fermés. Il s'était enfin décidé à les ouvrir et à agir.

Il manipulait délicatement les photos encadrées. Il les posa, l'une après l'autre, contre le mur, et les compta encore une fois. Seize. Tout le monde était bien là.

Il fit quelques pas en arrière pour les observer. Se retourna ensuite vers les autres cadres à proximité, plus simples. Ses cadres de substitution. Sur des bouts de papier, il nota le nom de chaque photo en lettres majuscules et irrégulières. Ensuite, il scotcha un titre dans chaque cadre. Il n'avait pas besoin d'avoir les originaux sous les yeux pour déterminer leur emplacement sur les murs blancs de la galerie. Chaque photo de l'exposition à venir était gravée sur sa rétine, il lui suffisait de consulter sa mémoire pour les voir distinctement.

Il savait qu'il passerait des heures, jusque tard dans la nuit, à préparer l'exposition, et qu'il en paierait le prix le lendemain. Il n'était plus un jeune homme. Il savait aussi que lors

de l'inauguration deux jours plus tard il se sentirait libéré de ce poids qu'il portait depuis de nombreuses années.

Les conséquences de son choix seraient dramatiques. Mais il ne pouvait plus se taire, comme il l'avait fait si longtemps. Ils avaient tous vécu à l'ombre de leurs mensonges. Certes, ça risquait de les anéantir, et pourtant, il avait l'intention de dire la vérité. La sienne. Et la leur.

Il ne s'était jamais senti aussi libre qu'à l'instant où il apposa le mot *Culpabilité* dans l'un des cadres.

Même la mort ne lui faisait plus peur.

Erica Falck s'étira. La chaleur douillette de son lit ne l'encourageait pas à se lever, mais elle avait promis à Louise Bauer qu'elles se retrouveraient toutes les deux dans une heure pour un *power-walk*. Va savoir pourquoi elle avait accepté. Sans doute parce que Louise avait semblé stressée à l'idée des festivités à venir et avait besoin de parler.

— On est vraiment obligés d'y aller ce soir ?

Patrik gémit contre elle et se couvrit la tête de son oreiller. Erica le lui arracha et s'en servit pour lui donner un petit coup.

— Ça va être extra ! Tu auras droit à un super-dîner, du bon vin, et ta femme toute fraîche et pimpante, pour une fois...

Patrik ferma les yeux en grimaçant.

— Ce sont des noces d'or que tu essayes de me vendre là, Erica. Une horde de vieux schnocks et des discours interminables. Tu vois bien le genre.

Il gémit à nouveau.

— Quoi qu'il en soit, on y va, alors autant faire un effort et positiver, dit Erica.

Elle avait conscience de lui forcer la main, et elle se colla tout contre lui. Lui caressa la poitrine. Son cœur battait tellement fort qu'on avait du mal à imaginer qu'il avait eu un problème cardiaque quelques années auparavant, mais elle gardait toujours une inquiétude à ce sujet.

— Louise compte sur nous. En plus, j'adore te voir en costard, surtout le bleu foncé, il te va incroyablement bien.

— Là, tu essayes de m'avoir par la flatterie.

Patrik l’embrassa d’abord doucement sur la bouche, puis son baiser se fit plus profond. Il la serra contre lui, de plus en plus fort, et Erica se sentit ramollir et devenir toute chaude, comme toujours avec lui.

— Les enfants..., murmura-t-elle, sa bouche contre la sienne.

Patrik répondit en tirant la couette par-dessus leurs têtes. En quelques instants, la chaleur fut torride là-dessous, et dans leur bulle rien d’autre n’existait que leurs corps. Leurs bouches. Leur souffle.

Puis, un lourd atterrissage confirma les craintes d’Erica.

— On joue à cache-cache !

Noel hurlait de joie en sautant sur le lit. Anton surgit comme un boulet de canon, et atterrit pile sur les bijoux de famille de Patrik.

— Aïe, bordel de mer... ! s’exclama-t-il, mais le regard d’Erica le rappela à l’ordre. ... de mercredi !

Noel et Anton se tordaient de rire. Erica poussa un soupir, mais ne put s’empêcher de rire elle aussi. Ils avaient eu droit à quelques instants d’intimité, c’était mieux que rien. Elle se pencha sur les garçons, les chatouillant jusqu’à les faire hurler comme des loups.

— J’ai essayé de les caser devant la télé, mais dès que j’ai sorti le yaourt, je les ai perdus.

Maja, sur le seuil de la porte en chemise de nuit, celle ornée d’une licorne, écarta les bras d’un air résigné.

— Ma chérie, tu n’es pas obligée de t’occuper d’eux le matin. Fais ta vie, dit Patrik en lui faisant signe d’approcher.

Maja hésita un instant. Toujours si responsable. Puis son visage se fendit d’un sourire joyeux, et elle se jeta sur le lit pour rejoindre le jeu. Erica et Patrik se regardèrent par-dessus les têtes de leurs enfants. Leur famille était parfaite. Tout simplement parfaite.

— Tu crois qu’ils vont me prévenir ou est-ce qu’il faudra patienter jusqu’à jeudi ? Il paraît qu’il leur arrive d’informer l’ élu à l’avance.

Henning Bauer tambourinait des doigts sur la table. C'était le premier week-end d'octobre. Dehors, l'automne s'était installé pour de bon, les vagues grises aux crêtes blanches s'abattaient sur la roche lisse de la petite île. Leur île à eux.

Il regardait Elisabeth, assise en face de lui, une tasse de thé entre les mains.

— Je suis apparemment dans la dernière sélection de cinq. Certes, ça ne veut pas obligatoirement dire que je gagne. Mais si c'est vrai, j'ai quand même vingt pour cent de chances.

Ses doigts tambourinaient toujours.

Son épouse dégustait paisiblement son thé. Henning admirait son calme. Tout au long de sa vie d'écrivain, ça avait toujours été le même scénario entre eux. Il s'excitait, elle le calmait. Il s'inquiétait, elle le rassurait.

Henning n'arrivait pas à tenir ses mains tranquilles en attendant sa réponse. Il avait besoin de la sentir confiante. Il avait besoin qu'elle lui dise que tout irait bien.

Après une gorgée supplémentaire, Elisabeth posa enfin sa tasse. Aussi loin qu'il se souvienne, ils avaient bu le thé dans ces mêmes tasses. Un parmi les innombrables cadeaux reçus lors de leur somptueux mariage, mais impossible de se souvenir de qui il pouvait bien venir.

Dehors, une vague plus grande que les précédentes projeta une cascade d'eau contre les fenêtres panoramiques tout au long de ce côté de la maison. Le sel de mer laissait des traces sur les vitres, et leur employée de maison, Nancy, se livrait à une perpétuelle lutte pour les effacer. Le climat de l'archipel était capricieux, on aurait dit qu'il essayait inlassablement d'évincer la civilisation et de reprendre le terrain perdu.

— Ne te fais pas de souci, chéri. Soit ils appellent aujourd'hui ou demain, ou peut-être jeudi. Soit ils n'appellent pas du tout. Mais si on reçoit un coup de fil, et je suis persuadée que ce sera le cas, n'oublie pas de paraître surpris. Ils ne doivent pas savoir que nous étions au courant de ta présence dans la sélection finale.

Henning hocha la tête, le regard tourné vers la paroi en verre.

— Bien sûr, ma chérie. Bien sûr.

Le rythme de ses doigts contre la surface de la table se fit irrégulier pendant qu'il regardait le dessin que l'eau de mer laissait sur la vitre. Un parmi cinq. Il devrait déjà en être satisfait, mais en pensant à ce qui était à portée de main, à ce qu'un simple coup de fil pourrait lui apporter, il eut presque du mal à respirer.

— Allez, mange un peu, dit Elisabeth en poussant vers lui une corbeille de pain fraîchement sorti du four. Nous avons une longue journée, sans parler d'une très longue soirée devant nous, et il n'est pas question que tu piques du nez à table à dix heures du soir.

Henning saisit un petit pain tout chaud. Il savait qu'il avait intérêt à écouter sa femme. L'épaisse couche de beurre qu'il étala sur le pain se mit immédiatement à fondre et à se mêler à la mie.

— On va danser ce soir, dit-il, la bouche pleine de pain, et en faisant un clin d'œil à Elisabeth.

Elle eut un petit sourire.

— Oui, on va danser ce soir.

— Bon Dieu, tu as pris le bateau à quelle heure ce matin ? Et avec ce temps ?

Erica mit la main devant le visage pour se protéger du vent tout en essayant de suivre le rythme de Louise Bauer. Comme toujours, un sacré défi. Même en marchant aussi vite qu'elle le pouvait, Louise avait une longueur d'avance. La sensation des embruns qui fouettaient la terre à seulement quelques mètres en contrebas n'arrangeait pas la situation. Les maisons en bois offraient une certaine protection, mais Erica avait l'impression de les voir se recroqueviller sous les assauts du vent.

— De toute façon, je me réveille à six heures tous les matins, répondit Louise. Comme j'ai la responsabilité de l'organisation des festivités, la journée d'aujourd'hui va être longue, et ça me semble nécessaire de la démarrer par un *power-walk*.

Erica leva les yeux au ciel. D'un autre côté, elle comprenait que Louise puisse avoir besoin de se vider la tête. Être l'assistante de Henning Bauer, qui était à la fois son beau-père

et l'un des plus célèbres auteurs suédois, ça n'était sûrement pas une mince affaire.

— Je n'ai probablement jamais pensé au *power-walk* comme une nécessité, marmonna-t-elle. À vrai dire, je ne crois pas avoir jamais considéré la moindre activité physique comme étant du domaine des nécessités.

Louise rit.

— T'es marrante. Évidemment que tu aimes bouger. On fait le plein d'énergie pour toute la journée !

Erica eut toutes les peines du monde à parler tout en montant Galärbacken à grandes enjambées. Elle serrait sa veste bleue Helly Hansen autour d'elle. Louise portait bien sûr des vêtements de sport coupe-vent, étanches et parfaitement ajustés.

— J'apprécie la sensation après coup, si c'est à ça que tu penses. Mais pendant ? *Nope. Nicht. Nada.* Même si je sais que j'en ai besoin.

Erica s'arrêta un moment pour retrouver son souffle. Louise ralentit et la regarda.

— J'avoue que j'ai l'impression d'être un peu à la ramasse ces derniers temps, continua Erica. Je ne mange sans doute pas assez sainement, et je reste trop assise. Il y a l'âge aussi. N'oublions pas l'âge. J'ai l'impression que la ménopause commence déjà à pointer le bout de son nez. Et toi, t'en es où, de ce côté-là ?

Louise se remit en mouvement.

— J'ai quelques années de plus que toi, mais...

Louise hésita, forçant l'allure à la hauteur de la pharmacie.

— On m'a enlevé l'utérus quand j'étais plus jeune. Cancer. Ce qui a constitué un grand deuil dans ma vie se transforme tout doucement en une bénédiction.

— Oh, désolée, je ne savais pas.

Erica fit une grimace. C'était typiquement elle, de mettre les pieds dans le plat de cette façon.

— Ce n'est pas grave. Ça n'a rien de secret, c'est juste un sujet que je n'aborde pas souvent. “Bonjour, je m'appelle Louise et je n'ai pas d'utérus.”

Erica éclata de rire. C'était ce qu'elle appréciait chez Louise. Sa franchise et son humour caustique.

Elles s'étaient rencontrées grâce aux enfants. À l'aire de jeux de la place Ingrid-Bergman, Maja et William étaient devenus inséparables, alors que William avait plusieurs années de plus que Maja. Et pendant que les enfants jouaient, Erica et Louise s'étaient mises à bavarder. C'était l'été précédent, et maintenant elles se voyaient systématiquement quand Louise venait à Fjällbacka avec sa famille.

Erica dut cependant admettre qu'elle appréciait davantage leur cave à vin que les *power-walks* que Louise avait la mauvaise habitude de lui imposer régulièrement.

— Comment tu te sens par rapport à ce soir ?

Erica fit un signe de main à Dan, le mari de sa sœur, qui quittait le parking de Konsum exactement à ce moment-là. Il lui adressa un salut enthousiaste en retour, et elle se demanda si ça le faisait marrer de la voir subir cette marche d'enfer à répétition.

— Que veux-tu que je te dise ? Rien de nouveau sous le soleil. Mes parents arrivent dans une heure, égaux à eux-mêmes. On leur a prêté une maison près du Badis, ils sont contents. Et puis, la fête. Henning dit vouloir une chose, Elisabeth dit le contraire. On sait tous que ce sera comme le veut Elisabeth, mais l'honneur de faire passer la pilule me revient comme toujours.

— Ça va sûrement être une soirée très marrante, dit Erica.

Louise se tourna vers elle et sourit.

— Tu dis ça pour être sympa. Je doute que "très marrante" soit le terme adéquat quand on parle de noces d'or. Mais le repas sera bon, j'ai testé le menu moi-même, et le vin coulera à flots. J'ai fait en sorte que Patrik et toi soyez bien placés. Patrik aura l'immense plaisir de partager ma table, quant à toi, tu auras comme voisin de table une crème de bonhomme, en la personne de mon mari.

— Merveilleux, souffla Erica en posant une main sur ses côtes. Un douloureux point de côté avait commencé à se faire sentir. Elles étaient en train de contourner la montagne pour revenir vers la ville, et venaient de dépasser une pente raide qu'on surnommait Sju Guppen quand Erica était petite. À l'époque, l'endroit était connu pour offrir une descente en

luge atteignant des vitesses effroyables. Elle essaya d'estimer la distance qui leur restait avant d'être au bout du circuit. C'était assez décourageant.

Devant elle, la queue de cheval de Louise bondissait d'un côté à l'autre au rythme de son pas énergique et, apparemment, sans le moindre effort. Erica se pencha pour ramasser un caillou qu'elle serra dans sa main en espérant se distraire de la douleur croissante sous ses côtes. Autant l'admettre une fois pour toutes : l'exercice physique, ça n'était vraiment pas son truc.

— Tu lui as parlé ?

Tilde écarquilla ses beaux yeux bleus en tenant devant elle une robe au décolleté plongeant.

Rickard Bauer remarqua surtout l'étiquette indiquant D&G, et se dit qu'elle avait dû lui coûter dans les trente à quarante mille couronnes. Ce genre de détail n'était pas un souci pour Tilde. En tout cas, ça ne lui avait pas posé de problème jusqu'à présent. Jusqu'au moment où sa carte American Express avait fait défaut, et qu'elle ne pouvait plus dépenser sans limites dans les boutiques de luxe, que ce soit à Stockholm, Paris, Milan ou Dubaï.

— Je vais le faire, répondit-il sans chercher à cacher son irritation.

Sa voix l'agaçait de plus en plus. Avait-elle toujours eu une voix aussi pleurnicharde ? Si infantile ?

— Je lui en parlerai après la fête. Tu sais comment elle est, elle se fait du souci pour rien, et je ne veux pas lui gâcher la soirée.

— D'accord, Rickard, mais tu parleras donc à Elisabeth demain ? Promis ?

Tilde fit la moue et pointa ses seins vers lui. Elle venait de prendre une douche et était encore à poil, à part la serviette blanche autour de ses cheveux. Rickard sentait son érection. Ça le fascinait toujours, son cerveau avait envie de l'envoyer balader, mais sa bite se mettait immédiatement au garde-à-vous simplement à la vue de son corps.

— Je te promets, chérie, dit-il en la renversant sur le lit dont ils s'étaient extraits un court moment plus tôt.

Elle poussa un cri aigu puis un rire sonore.

— Viens à moi, *baby*, dit-elle de sa voix enfantine. Viens vite.

Rickard enfonça son visage entre ses gros seins et oublia le reste du monde.

Elisabeth Bauer prit ses boucles d'oreilles rouges. Elles avaient appartenu à sa grand-mère maternelle, et complétaient à merveille la robe qu'elle avait prévu de porter pendant le dîner. La noire qu'elle porterait pour danser était suspendue à côté. Elle était plus simple et plus adaptée au mouvement, tandis que l'exubérance de la première était plus appropriée à la position assise. Yves Saint Laurent et Oscar de la Renta. Achetées à Paris ce printemps quand Henning et elle avaient passé quelques semaines dans leur appartement parisien. Pour faire du shopping en prévision d'un événement comme des noces d'or, il était impensable d'aller ailleurs qu'à Paris.

Elisabeth reposa délicatement les boucles d'oreilles dans le petit étui bleu foncé. Elle sursauta quand une nouvelle vague vint se briser contre la fenêtre de la chambre. Leur maison ici à Skjälärö était de plain-pied, et les vagues atteignaient toutes les fenêtres. C'était leur lieu de vie le plus spartiate. Les appartements à Stockholm et à Paris, ainsi que la maison en Toscane, étaient beaucoup plus luxueux. Mais la maison sur l'île était de loin sa préférée. Elle avait passé tous les étés ici depuis sa naissance. Le nom Skjälärö venait du dialecte de la province de Bohuslän. *Skjälär* signifiait moules. L'île était couverte d'amoncellements de ces beaux coquillages bleus. Les mouettes lâchaient les moules de très haut afin qu'elles se fracassent sur le granit rose et offrent leur chair délicieuse. Les coquilles abandonnées donnaient à l'île aride ses nuances bleues caractéristiques.

Son grand-père avait acheté l'île, et maintenant elle lui appartenait. Ce petit endroit au large de Fjällbacka avait toujours eu un effet quasi magique sur elle. Dès qu'ils arrivaient

ici, c'était comme si tous les soucis du monde se volatilisèrent. Rien ne pouvait les atteindre ici. Ils étaient intouchables. Hors d'atteinte.

Pendant de nombreuses années, ils n'avaient même pas eu le téléphone sur l'île, seulement une radio CB. Mais c'était il y a plusieurs décennies. Maintenant, ils étaient équipés de tout le confort moderne. Téléphone, wifi, électricité et beaucoup trop de chaînes de télévision pour les enfants. Louise et Peter étaient trop laxistes à ce sujet. Ils les laissaient traîner pendant des heures devant ces personnages multicolores à qui il arrivait toutes sortes d'aventures. Au lieu de leur faire lire un bon bouquin. Il fallait vraiment qu'elle leur en touche un mot. Mais c'était toujours si compliqué de leur donner des conseils au sujet des enfants. Ce qui était arrivé à Cecily ne simplifiait pas la situation, au contraire.

Elisabeth se secoua pour se débarrasser de ces pensées pénibles. Elle rangea les deux robes, chacune dans sa housse de protection. Elle savait bien qu'elle n'avait qu'à demander à Nancy de s'en occuper, mais elle adorait toucher ces tissus de qualité extraordinaire. Personne ne pouvait se mesurer à Oscar en matière de haute couture.

— Henning ?

Elle appela en direction de son bureau, sans s'attendre à plus qu'un grognement en guise de réponse.

— Hum..., entendit-elle effectivement derrière la porte fermée.

— J'imagine que tu mets le smoking de Savile Row ? Celui qu'on a fait réajuster l'année dernière. N'est-ce pas ?

Un nouveau "Hum" se fit entendre.

Elisabeth sourit. Le smoking se trouvait déjà parmi les affaires à rapporter de l'île. Mais toutes ces années de mariage lui avaient appris une chose : l'importance de faire en sorte que l'autre se sente impliqué, consulté. Même quand tout était déjà décidé. Encore un conseil qu'il fallait qu'elle donne à Louise. En toute innocence.

STOCKHOLM 1980

Pytte adorait regarder Lola se préparer pour les soirées. C'étaient toujours des moments magiques pour elle. La routine était la même tous les soirs. Pytte s'allongeait à plat ventre sur le grand coussin en velours, le menton dans ses mains, pendant que Lola se faisait belle devant sa coiffeuse qui débordait de produits de beauté.

— Tu vas mettre quoi ce soir ? demanda Pytte en lorgnant la garde-robe de ses yeux étincelants.

Elle adorait tous les vêtements de Lola.

— Que dirais-tu du chemisier rose avec le laçage au dos ? Et le pantalon cigarette rose foncé ? Cheveux en chignon simple, et boucles d'oreilles diamant ?

Lola se tourna vers Pytte qui hochait la tête avec enthousiasme.

— Oh oui, j'adore ce chemisier ! C'est mon préféré !

— Je sais, mon trésor.

Lola se tourna à nouveau vers le miroir et commença à se maquiller. Toujours avec le même soin, et presque toujours de la même façon. Si c'était la fête, elle y passait encore plus de temps. Pytte adorait ces soirs-là. Mais ce soir, c'était boulot, ça commençait donc par une crème, ensuite une poudre, du khôl, du mascara, du marron sur les sourcils avec une brosse, et enfin l'un des nombreux rouges à lèvres rangés dans des tasses à café sur la coiffeuse. Ce soir, elle opta pour un rose éclatant.

Lola l'appliqua minutieusement et claqua bruyamment des lèvres avant de mordre dans un bout de papier-toilette et

d'ajouter une dernière couche. Ensuite, elle choisit une perruque. Ses cheveux naturels étaient longs et brillants, d'un roux cuivré, mais pour travailler elle préférait en général porter une perruque. Après avoir passé un petit moment à réfléchir aux cinq différentes possibilités qui s'offraient à elle, exposées sur leurs supports en polystyrène en forme de têtes, elle choisit une chevelure châtain, mi-longue. Elle la posa sur ses propres cheveux soigneusement rassemblés sous un filet, l'ajusta et noua enfin, de ses gestes experts, un chignon dans la nuque.

Lola se leva, alla à la penderie où elle enfila son chemisier et son pantalon roses, en veillant à ne pas accrocher les tissus avec ses longs ongles peints. En tout dernier, elle prit un élégant flacon de parfum et s'en tamponna un tout petit peu derrière les oreilles et sur les poignets. Elle vint se planter devant Pytte.

— Et voilà ! Qu'est-ce que tu en penses ? Je suis prête pour la bataille ?

— Oui, tu es prête pour la bataille ! répondit Pytte en riant.

Quand elle serait adulte, elle serait exactement aussi belle que Lola.

Lola saisit un joli sac à main rose et se dirigea vers l'entrée.

— Mon trésor, tu te débrouilleras, n'est-ce pas ? Ton repas est dans le frigo. Tu peux le réchauffer au four, à condition de ne pas oublier de l'éteindre. Et tu iras au lit au plus tard à dix heures, tu ne m'attends pas. Je ferme à clef, tu n'ouvres pas, et tu ne laisses personne entrer. D'accord, mon cœur ?

Lola était déjà presque dehors et avait mis la clef dans la serrure.

— Je t'aime ! cria-t-elle à Pytte.

— Je t'aime aussi, papa !

La porte se referma et seule une odeur de parfum resta suspendue dans l'entrée.

— Je ne comprends vraiment pas. Pourquoi on n'irait pas ?

— Parce que je l'ai décidé.

Rolf Stenklo décocha un regard agacé à sa femme Vivian. Pour lui, le sujet était clos depuis un moment.

Vivian l'observait depuis l'entrée de la salle lumineuse qu'il allait remplir de tous ses rêves, toutes ces émotions qui faisaient chanter et pleurer en même temps.

— Mais Rolf, nos meilleurs amis fêtent leurs noces d'or. Je ne te comprends absolument pas. Tous nos amis seront là, ainsi qu'un bon paquet de gens qu'il te serait très utile, à *toi*, de rencontrer.

La voix de Vivian monta dans les aigus, comme toujours quand elle était contrariée. Ils étaient mariés depuis vingt ans, et cette voix-là lui donnait toujours l'impression que c'était au moins dix-neuf de trop.

— Je ne veux pas y aller, est-ce que c'est si difficile à comprendre ? Je n'aime pas ces grandes fêtes, ça n'a rien de nouveau.

Rolf plaça un nouveau clou à l'aide du pistolet, et jura en constatant que le clou s'était trop enfoncé. Le pistolet était trop puissant.

— Ah, merde !

Il prit un marteau de coffreur et retira le clou de quelques millimètres.

— Tu pourrais faire faire ça par quelqu'un d'autre, remarqua Vivian.

Rolf la voyait observer les cadres avec curiosité. Les photos étaient alignées contre le mur près de l'entrée. Pour une

fois, il ne l'avait pas laissée participer à l'organisation de l'exposition. Il lui avait dit que c'était beaucoup trop personnel, argument qu'elle avait accepté, curieusement.

— Comme Henning et Elisabeth, tu veux dire ? Qui ne sont pas capables de se torcher le cul sans assistance ? bougonna-t-il.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Tu aimes bien Henning et Elisabeth, je le sais. D'abord tu refuses de participer à la célébration de leurs noces d'or, ensuite tu te défoules sur eux de façon franchement déplaisante. Là, tu n'es vraiment pas agréable.

Vivian croisa les bras, indignée. Rolf se tourna vers elle avec lassitude.

— J'ai l'impression que c'est ce qui compte le plus pour toi dans ce monde, être agréable. Ne pas se faire remarquer. Ne pas faire de vagues. Ne jamais parler de ce qui dérange, de ce qui compte vraiment.

— Tu dérailles complètement !

Vivian quitta la salle, furieuse, le laissant enfin seul. Il balaya la salle du regard, contempla les murs qu'il allait couvrir de la plus belle chose qu'il ait jamais créée.

Il reprit le pistolet à clous. Posa encore un clou. Ensuite, il prit un des cadres bon marché avec les titres des photos.

Il suspendit le premier cadre. Recula d'un pas. Et sentit, comme toujours, son cœur se serrer en lisant le nom sur la feuille. De culpabilité. D'amour. De nostalgie d'une époque révolue et perdue pour toujours. Mais bientôt. Bientôt, la plus belle étoile brillerait à nouveau.

— Comment ça se présente ?

Louise Bauer arpentait la grande salle nommée Mamsell, sur le côté droit de l'entrée du Stora Hotellet. Le parquet en bois craquait légèrement sous ses pieds. Les nuages pesaient toujours lourdement sur l'horizon, et les vagues s'écrasaient contre les jetées depuis que Louise était arrivée.

Barbro, l'intendante, la suivait nerveusement.

— Tout se passe comme prévu, dit-elle. La cuisine est en cours, tout est prêt pour dresser les tables, on les installera

dès la fin du déjeuner, le personnel a reçu toutes les instructions et nous avons plus qu'assez de boissons à servir. Nous avons réussi à nous procurer tout ce que vous aviez demandé dans ce domaine.

— Bien, dit Louise en s'arrêtant. Les enfants ? Qu'est-ce qu'on leur servira ? Max et William ne voudront pas de ce qui est prévu au menu pour les adultes.

Barbro hocha la tête.

— Nous avons des hamburgers pour les enfants. Et de la glace avec nappage au chocolat en dessert.

— Parfait. On dirait effectivement que tout est sous contrôle. Vous avez les cartons de placement des invités ? Vous avez vérifié avec la liste des noms ? Il faut faire très attention avec le plan de table, nous avons mis des mois à l'élaborer.

Louise constata que des gouttes de sueur avaient commencé à se former sur le front de Barbro.

— Nous avons bien sûr tout vérifié, mais je vais demander au maître d'hôtel de tout passer en revue une dernière fois, dit l'intendante après s'être éclairci la voix.

— Bien.

Elle entendit elle-même à quel point elle était abrupte. Mais Louise n'avait aucune patience avec les autres et leurs éventuels manquements ou négligences.

Elle regarda autour d'elle. À cet instant, la salle était assez fraîche, mais en cas de besoin, si la présence des invités faisait grimper la température, elle avait commandé des ventilateurs qui pourraient être apportés. Les murs étaient vert clair, avec des éléments de décoration exotiques, conformément au style général de l'hôtel. Louise imaginait les nombreux invités en habits de fête qui dansaient au son de l'orchestre de jazz qui jouerait sur le petit podium en cours de montage au fond de la salle.

La soirée serait extraordinaire. Tout serait parfait. Comme tout ce qu'elle faisait. Rien n'avait été laissé au hasard.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Sur sa petite île privée au large de Fjällbacka, le couple Bauer fête ses noces d'or, entouré de ses proches. Henning Bauer est l'un des plus célèbres écrivains suédois et l'académie Nobel est sur le point de consacrer son immense talent. Mais deux événements terribles viennent contrecarrer cette reconnaissance, qui peut-être ne serait pas si méritée. Un ami photographe qui prépare une rétrospective devant se clôturer par une œuvre intitulée *Culpabilité* est retrouvé assassiné. Le lendemain, le fils Bauer et ses deux garçons sont tués dans leur sommeil. Tandis que l'enquête de Patrick Hedström et ses collègues piétine, Erica Falck se plonge dans un *cold case* qui l'intrigue : la mort d'un transsexuel à Stockholm dans les années 1980. Elle comprend peu à peu que le passé étend ses tentacules jusque dans le présent, et que de vieux péchés laissent de longues ombres derrière eux.

Promesse tenue pour ce retour aux sources tant attendu de Camilla Läckberg – la magie opère toujours, la reine incontestée du polar scandinave est au sommet de son art.

Née en 1974 à Fjällbacka, Camilla Läckberg s'impose sur la scène littéraire internationale depuis plus de vingt ans grâce à son héroïne Erica Falck et à la série Fjällbacka. Ses ouvrages caracolent en tête des ventes, en Suède comme à l'étranger. En France, toute son œuvre est publiée par Actes Sud.

ACTES SUD

www.actes-sud.fr

DÉP. LÉG. : JUIN 2024 / 23,50 € TTC France
ISBN 978-2-330-19112-2

